VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE CASSIEN

AVEC L'ABBÉ ABRAHAM

DE LA MORTIFICATION

Le renoncement, principal motif de la vie religieuse. — Il est plus utile que les jouissances du monde. — Avantages de la cellule. — Éviter tout ce qui peut nous distraire de Dieu, centre et clef de voûte de toute la vie. — Proportionner nos moyens à nos forces. — Ce qui est utile aux uns peut nuire aux autres. — La peine, source de récompense. — La mortification ne doit jamais nuire à la charité. — Comment le joug de Notre-Seigneur est doux et son fardeau léger. — Du parfait renoncement et du centuple qui le récompense.

1. Cette vingt-quatrième conférence, que Dieu nous fit la grâce d'avoir avec l'abbé Abraham, terminera les enseignements de ces saints solitaires. Quand je l'aurai écrite avec le secours de vos prières, elle complètera le nombre mystérieux des vingt-quatre vieil-

lards de l'Apocalypse, qui jettent leurs couronnes devant l'Agneau; et il me semble que nous serons quitte de notre promesse. Si ces vieillards méritent quelque gloire, quelque couronne, par la sainteté de leur doctrine, ils l'offrent humblement à l'Agneau qui a été immolé pour le salut du monde; car c'est l'Agneau qui leur a donné cette sagesse si profonde, et à nous la grâce de la faire connaître par nos faibles paroles, pour l'honneur de son nom. Aussi faut-il rendre à l'Auteur de tout bien la reconnaissance qu'il mérite pour ses dons; et plus on s'acquitte envers lui, plus on lui doit.

Nous fûmes donc trouver l'abbé Abraham, pour lui confesser une pensée qui nous tourmentait sans cesse. Nous désirions retourner dans notre patrie, et revoir nos parents. Ce désir venait surtout du souvenir de la piété de nos parents, qui ne nous empêcheraient jamais de suivre nos bonnes résolutions; nous croyions même que leur société nous aiderait à les accomplir, puisqu'ils nous délivreraient des préoccupations des choses temporelles, en nous fournissant avec joie tout ce qui nous serait nécessaire. Nous nous nourrissions aussi de vaines espérances, en pensant que beaucoup pourraient être convertis par nos conseils et nos exemples. Nous nous représentions le pays de nos ancêtres et la beauté de ses régions, qui devaient non-seulement nous offrir une douce et profonde solitude, mais encore fournir à tous les besoins de la vie. Nous découvrîmes simplement au saint vieillard toutes ces pensées de notre cœur, en lui avouant

avec larmes qu'il nous était impossible de résister à cette tentation, si la grâce de Dieu ne nous secourait par son intermédiaire. Il garda le silence pendant quelque temps, et nous répondit enfin en gémissant :

2. L'ABBÉ ABRAHAM. Votre faiblesse dans cette tentation prouve que vous n'avez pas encore renoncé aux vains désirs du monde, et triomphé de vos anciennes passions. Ce combat, cette hésitation montre que vous avez quitté votre patrie et vos parents plutôt de corps que d'esprit ; car tout ce qui vous trouble serait depuis longtemps détruit et déraciné de votre cœur, si vous aviez compris que le renoncement est le motif principal qui nous fait choisir la solitude. Je vois que vous êtes travaillés de cette maladie de l'oisiveté dont parlent les Proverbes : « L'homme oisif tombe dans les désirs, et les désirs tuent le paresseux. » (Prov., XXI, 5, 25.) Nous aussi nous pouvions jouir des biens dont vous parlez, si nous avions pensé qu'ils n'étaient pas nuisibles à nos desseins, et que les douceurs de la patrie nous profiteraient autant que les horreurs du désert et les privations du corps. Nous ne manquons pas non plus de parents qui se feraient une joie de fournir à tous nos besoins ; mais nous avons entendu cette parole du Christ, qui retranche tout ce qui plaît à la vie présente : « Celui qui ne quitte pas ou ne hait pas son père, sa mère, ses enfants et ses frères ne peut être mon disciple. » (S. Luc, XIV, 26.)

Si nous étions privés de l'assistance de nos parents, ne trouverions-nous pas dans le monde, des

puissants qui s'empresseraient de nous donner abondamment ce qui nous serait nécessaire, et nous délivreraient de toute inquiétude au sujet de notre nourriture? Mais nous redoutons cette menace du Prophète : « Maudit soit l'homme qui met son espérance dans l'homme » (Jér., XVII, 5); et encore : « Ne placez pas votre confiance dans les princes. » (Ps. CXLV, 2.) Nous pouvions du moins placer nos cellules sur les bords du Nil, et avoir de l'eau à notre portée, au lieu d'aller la chercher sur nos épaules à une si grande distance. Mais l'Apôtre nous apprend à supporter avec courage cette fatigue, en nous disant : « Chacun recevra sa récompense, selon son travail. » (I Cor., III, 14.) Nous n'ignorons pas qu'il y a, dans nos contrées des solitudes agréables qui nous donneraient des fruits, des fleurs et des légumes à profusion, et nous procureraient sans peine tout ce qui nous serait nécessaire; mais nous craignons ce reproche, que l'Évangile adresse au riche : « Vous avez reçu votre consolation pendant votre vie. » (S. Luc, XVI, 25.)

Nous avons méprisé ces choses avec les plaisirs du monde, et nous leur avons préféré l'aridité du désert. Nous avons mieux aimé la solitude de ces lieux sauvages que toutes les jouissances; et en comparant ces sables stériles aux largesses d'une terre féconde, nous cherchons à gagner, non pas la satisfaction passagère de nos sens, mais le bonheur éternel de nos âmes. C'est peu à un religieux d'avoir renoncé une fois, au commencement de sa conversion, aux choses présentes, s'il ne persévère pas, tous les jours, dans son

renoncement. Nous devons pouvoir dire, jusqu'au dernier instant de notre vie, avec le Prophète : « Vous savez que je n'ai pas désiré le jour de l'homme. » (Jér., XVII, 16.) Aussi Notre-Seigneur a dit dans son Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. » (S. Luc, IX, 23.)

3. Celui qui poursuit avec ardeur la pureté de l'âme, doit rechercher les lieux qui ne le tentent pas par la fertilité du sol, à sortir de sa cellule et à vivre en plein air. Cette vie extérieure dissiperait ses pensées et détournerait sans cesse son esprit du but qu'il s'est proposé. Malgré toute la vigilance qu'on y apporte, on ne peut éviter ce malheur qu'en se renfermant, corps et âme, entre les murailles étroites d'une cellule. Là, chaque religieux, comme un bon pêcheur, cherche la nourriture, à l'exemple des Apôtres; il regarde dans les profondeurs de son cœur paisible, pour y voir la foule des pensées qui s'y présentent, et pour les choisir comme un homme qui, du haut d'un rocher, discerne dans la mer les poissons qui peuvent lui convenir, en méprisant et en rejetant ceux qui seraient mauvais et nuisibles.

4. Celui qui persévèrera ainsi dans la retraite, accomplit parfaitement ce que le prophète Habacuc exprime si bien, lorsqu'il dit : « Je demeurerai ferme sur mes gardes; je monterai sur la pierre, et je serai attentif, afin de voir ce qui se dit de moi, et ce que je répondrai à celui qui me reprend. » (Habac., II, 1.) C'est chose difficile à en juger par l'expérience des so-

litaires qui habitent le désert de Calame ou de Porphyrion; car, quoiqu'ils soient plus éloignés des villes et des habitations des hommes que ceux du désert de Schethé, et qu'il faille sept à huit jours de marche dans la solitude pour arriver à leurs cellules, cependant, comme ils s'appliquent à l'agriculture, ils éprouvent, lorsqu'ils viennent dans nos contrées désolées, un tel trouble, un tel ennui, qu'on les prendrait pour des novices qui n'ont jamais pratiqué les exercices de la vie solitaire. Ils ne peuvent rester dans leurs cellules et garder le silence, et dès qu'il faut s'y soumettre, ils sont bouleversés comme si c'était pour la première fois. C'est qu'ils ne se sont jamais appliqués à calmer les mouvements de l'homme intérieur et les tempêtes de la pensée par leur vigilance et leurs persévérants efforts. Ils sont habitués à travailler tous les jours dans la campagne; et leur esprit, accoutumé à suivre tous les mouvements de leur corps, ne sait pas se fixer dans la paix et le recueillement. Ils souffrent de sa mobilité, de son inconstance, et ne peuvent en réprimer les écarts. La componction du cœur leur devient impossible, et ils trouvent le joug du silence insupportable. Ceux que les plus rudes fatigues ne pouvaient abattre, sont fatigués de ne rien faire, et vaincus par le repos.

5. Est-il étonnant que, renfermés dans leur cellule comme dans une étroite prison, ils y étouffent avec la multitude de leurs pensées qui s'échappent, quand elles peuvent, comme des chevaux débridés? Lorsque leur esprit est délivré de cette contrainte, ils éprou-

vent aussitôt une courte et triste consolation; mais dès qu'ils rentrent dans leur cellule, ils y retrouvent toute l'agitation de leurs pensées, et la liberté qu'ils ont goûtée les fait souffrir davantage. Ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas résister à ces tentations, s'imaginent trouver un remède au mal qui les tourmente, dans la paix de leur cellule. Lorsqu'ils obtiennent la permission d'en sortir plus souvent, ils ne font qu'augmenter leur supplice, comme ces malades qui ont la fièvre et qui espèrent se soulager en buvant de l'eau froide; ils activent le feu qui les dévore au lieu de l'éteindre, et ce plaisir d'un moment ne fait qu'accroître leur souffrance.

6. Aussi un religieux doit appliquer sans cesse son esprit à une seule chose, et ramener toutes ses pensées vers un centre qui est Dieu. Celui qui veut construire une voûte élevée dirige toutes ses lignes vers un point central, afin de bien conduire son travail et d'arriver à une circonférence parfaite; s'il négligeait cette règle, il ne pourrait, quels que fussent sa science et son talent, éviter de se tromper dans le contour de l'édifice; et sa vue ne lui suffirait pas pour suivre la ligne circulaire qui en est la beauté. Il faut qu'il recoure sans cesse à ce moyen qui fixe tous les points intérieurs et extérieurs de l'ouvrage, et qui ramène toute cette masse imposante à la clef de voûte qui doit la terminer.

Il faut aussi que notre âme prenne l'amour de Dieu comme son centre invariable, et qu'elle rayonne de là pour régler à chaque instant toutes ses œuvres et

toutes ses pensées. C'est avec ce compas divin qu'elle trouvera la ligne convenable, sans jamais s'en écarter, tandis que si elle ne s'en servait pas, elle ne pourrait bâtir cet édifice spirituel dont saint Paul était l'architecte. (I Cor., III, 10.) Elle ne verrait jamais la beauté de cette maison que David désirait élever au Seigneur, lorsqu'il disait : « Seigneur, j'aime la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire. » (Ps. XXV, 8.) Il n'élèvera dans son cœur qu'une demeure indigne de l'Esprit-Saint, et incapable de se soutenir; et au lieu de la gloire d'y habiter avec Dieu, il aura la honte de périr sous des ruines.

7. L'ABBÉ GERMAIN. Nous reconnaissons bien qu'il est utile et nécessaire de prescrire aux religieux des travaux qu'ils peuvent faire dans leurs cellules; nous avons pour nous en convaincre vos exemples fondés sur l'imitation des Apôtres, et aussi notre propre expérience; mais ce que nous comprenons moins clairement, c'est que nous devions éviter le voisinage de nos parents, lorsque vous ne le redoutez pas pour vous-mêmes. Vous marchez dans la voie de la véritable perfection, et cependant vous habitez votre patrie et plusieurs même vivent près de leur famille; pourquoi devons-nous craindre ce qui ne vous est pas nuisible?

8. L'ABBÉ ABRAHAM. Quelquefois nous tirons des choses bonnes une mauvaise conclusion; car si on a la présomption de faire ce qu'un autre fait, sans avoir la même force et la même vertu, on peut trouver l'erreur et la mort, là où d'autres acquièrent le salut et la

vie éternelle. C'est ce qui serait arrivé à David, dans le combat fameux qu'il eut à soutenir contre le géant Goliath, s'il eût voulu revêtir les armes puissantes de Saül. Ces armes, portées par un homme plus grand, pouvaient servir à vaincre une foule d'ennemis; mais elles auraient été nuisibles à un jeune homme, et David fut sage de prendre des armes proportionnées à son âge, et de choisir celles avec lesquelles il savait combattre, au lieu de s'embarrasser, comme les autres, d'une cuirasse et d'un bouclier pour marcher contre son redoutable adversaire. De même, chacun doit consulter la mesure de ses forces et prendre le genre de vie qui lui sera le plus convenable.

Tout ce qui est utile peut ne pas convenir à tout le monde. La vie solitaire est excellente, mais elle serait plutôt nuisible que profitable à un grand nombre; et tout en louant la vie religieuse et la charité qu'on exerce envers ses frères, nous ne pensons pas que tous doivent s'y consacrer. Le soin des malades est sans doute bien méritoire; mais c'est un danger pour la patience de beaucoup. Il faut d'abord comparer les institutions de votre pays et du nôtre, et voir ensuite quelle force donnent à chacun, pour les suivre, les habitudes bonnes ou mauvaises; car il peut arriver que ce qui semble difficile et impossible à un homme d'un pays soit devenu comme naturel à un autre par un long usage. Les nations, par exemple, que séparent de grandes différences de climat peuvent supporter les rigueurs de l'hiver ou les ardeurs du soleil, sans, pour ainsi dire, avoir de vêtements, tandis que les habitants

d'autres contrées, quoique forts, ne pourraient endurer ces intempéries de saisons auxquelles ils ne sont point accoutumés. De même, vous qui avez exercé votre corps et votre âme, dans ce pays, à vaincre en beaucoup de choses les habitudes de votre patrie, voyez si vous pourriez maintenant souffrir nos privations, dans ces régions si froides, dit-on, et surtout si glacées par l'infidélité? Pour nous, comme il y a longtemps que nous menons cette vie, elle nous est devenue, pour ainsi dire, naturelle. Si vous vous croyez assez de constance et de vertu pour la supporter, vous pouvez, comme nous, habiter près de vos parents et de vos frères.

9. Mais afin que vous puissiez ne pas vous tromper dans l'appréciation que vous ferez de vos forces, je vous dirai ce que fit autrefois l'abbé Apollon, et vous verrez s'il y a quelque rapport entre sa vertu et la vôtre, et si vous pouvez, sans inconvénient, habiter dans votre patrie et près de vos parents. Vous serez certains alors de ne pas renoncer à cette humble vie que votre volonté et les nécessités du voyage vous ont fait adopter, et vous ne pourrez être vaincus par l'amour de la famille et par la douceur du climat.

Une nuit donc, le saint vieillard que nous venons de nommer, reçut la visite de son frère, qui le suppliait de sortir un instant de son monastère, pour l'aider à retirer un bœuf qui venait d'enfoncer dans un marais; il lui disait, en pleurant, qu'il ne pourrait jamais le dégager sans son secours. L'abbé répondit à ses instantes prières : « Pourquoi ne vous êtes-vous

pas adressé à notre jeune frère qui est bien plus près de vous que moi? » Ce frère était mort depuis longtemps, et le solliciteur crut que la solitude continuelle et les excès de la pénitence avaient affaibli l'esprit du vieillard. « Comment, lui répondit-il, pourrais-je faire sortir du tombeau celui qui est mort depuis quinze ans? — Vous ignorez donc, lui dit l'abbé Apollon, que moi, je suis mort au monde depuis plus de vingt ans, et que je ne puis sortir du tombeau de ma cellule pour vous aider dans tout ce qui regarde la vie présente? Croyez-vous que le Christ me permettrait de manquer au renoncement que j'ai embrassé, pour aller retirer votre bœuf d'un bourbier, lui qui a refusé un instant à celui qui voulait aller ensevelir son père, quoique cette demande fût beaucoup plus pressante et plus sainte que la vôtre. »

Examinez maintenant vos pensées, et voyez si vous pouvez prudemment espérer tenir la même conduite à l'égard de vos parents. Si vous vous sentez l'esprit aussi détaché que ce saint vieillard, vous pouvez, comme lui, vivre sans inconvénient auprès de vos parents et de vos frères; vous vous regarderez tellement morts pour eux, que vous ne serez pas exposés à vous relâcher, à cause des bons services que vous pourriez en recevoir ou leur rendre.

10. L'ABBÉ GERMAIN. Vous ne nous avez laissé, mon Père, aucun doute sur ce sujet. Nous savons bien que si nous vivions près de nos parents, nous ne pourrions nous vêtir aussi pauvrement, et aller pieds nus comme nous le faisons ici; mais nous n'aurions

pas non plus à nous procurer ce qui est nécessaire à la vie, et à porter de l'eau sur notre tête d'une si grande distance. Nos parents auraient honte de nous voir faire ces choses, et nous en rougirions nous-mêmes. Mais serait-ce nuire à notre profession que de recevoir le nécessaire et de nous délivrer de l'embarras de notre nourriture, pour éviter toutes distractions extérieures, et nous consacrer plus parfaitement à la lecture, à la prière et aux autres exercices spirituels?

11. L'ABBÉ ABRAHAM. Ce n'est pas moi qui vous répondrai, ce sera le bienheureux Antoine; il eut à combattre le relâchement d'un religieux qui parlait comme vous, et ce qu'il lui dit détruit complétement votre objection. Ce religieux prétendait qu'on ne devait pas tant admirer la vie des solitaires, et qu'il fallait plus de vertu pour acquérir la perfection au milieu des hommes qu'au fond d'un désert. Le bienheureux Antoine lui demanda où il demeurait; le religieux lui répondit qu'il habitait près de ses parents, et que, grâce à leur générosité, qui lui épargnait toute inquiétude et tout travail, il pouvait se livrer sans aucune distraction à la lecture et à la prière. « Mon fils, lui dit alors le bienheureux Antoine, quand il arrive quelque malheur à vos parents, vous en affligez-vous? et quand il leur vient quelque bonne fortune, vous en réjouissez-vous? » Le religieux avoua que, dans les deux cas, il ne restait pas indifférent. « Alors, dit le saint vieillard, vous pouvez croire que, dans l'autre monde, vous partagerez leur sort, puisque dans cette vie vous partagez leur gain et leur perte,

leurs joies et leurs chagrins. » Puis, ne se contentant pas de ces paroles, il s'étendit davantage sur ce sujet. « Ces rapports avec vos parents, ajouta-t-il, et cette vie si relâchée, n'ont pas le seul inconvénient que je vous signale, et dont vous paraissez peu touché ; car on pourrait vous appliquer ce passage des Proverbes : « Ils m'ont frappé, mais je ne l'ai pas senti ; ils se sont moqués de moi, et je ne m'en suis pas aperçu » (Prov., XXIII, 35) ; et encore cette parole du Prophète : « Les étrangers ont dévoré toute sa force, et il l'a ignoré. » (Osée, VII, 9.) C'est ce qui vous arrive tous les jours, lorsque la variété des événements change sans cesse vos dispositions, et entraîne votre âme aux choses de la terre. Vos parents vous empêchent de jouir du fruit et de la récompense de votre travail. Leur générosité ne vous permet pas de suivre le conseil de saint Paul, et de gagner vous-même votre vie.

C'est cependant ce que l'Apôtre recommandait, en dernier lieu, aux dignitaires de l'Église d'Éphèse. Il leur rappelle que, malgré les fatigues de la prédication, il avait travaillé de ses mains pour se procurer ce qui lui était nécessaire, à lui et à ceux qui l'aidaient dans son ministère. « Vous savez, leur dit-il, que ces mains ont fourni ce qui était nécessaire à moi et à ceux qui étaient avec moi. » (Act., XX, 24.) Et pour montrer que c'était à nous qu'il avait donné ce bon exemple, il dit dans un autre endroit : « Nous n'avons pas été oisifs parmi vous, et nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne. Mais nous avons travaillé ; nous nous sommes fatigués la nuit et le jour, afin de ne pas

vous être à charge. Nous pouvions bien faire autrement; mais nous vous avons donné l'exemple pour que vous nous imitiez. » (II Thess., III, 8.)

12. Nous aussi nous pouvions profiter de l'assistance de nos parents; mais nous avons préféré cette pauvreté à leurs richesses. Nous avons mieux aimé préparer à la sueur de notre front la nourriture de chaque jour, que de nous reposer sur leur générosité, estimant plus ces peines et ces privations que la méditation oiseuse de l'Écriture et les lectures stériles dont vous nous parlez. Agirions-nous de la sorte, si nous ne trouvions pas plus utile de suivre les exemples des Apôtres et les conseils des anciens solitaires? Vous reconnaîtrez vous-même qu'il y a un autre inconvénient plus grand que le premier. Vous êtes forts et bien portants, et vous vous nourrissez d'aumônes qui ne doivent être données qu'aux faibles. Les hommes, en général, si on excepte les moines qui vivent du travail de leurs mains, selon la recommandation de l'Apôtre, attendent leur nourriture des autres, et profitent de leurs peines. Les uns jouissent des biens de leurs pères, les autres du travail de leurs serviteurs, ou des revenus de leurs terres. Les princes de ce monde eux-mêmes reçoivent ce qui est nécessaire à leurs besoins; et nos anciens ont regardé comme une aumône tout ce qu'on recevait pour la nourriture de chaque jour, sans le gagner par le travail de ses mains, comme le recommande l'Apôtre, qui refuse aux oisifs les secours de la charité, lorsqu'il dit : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. » (II Thess., III, 10.)

Les paroles de saint Antoine à ce solitaire doivent nous apprendre à fuir, comme dangereuses, les douceurs que peuvent nous procurer nos parents, et ceux dont la charité fournirait à nos besoins. Elles doivent nous faire éviter les contrées agréables, et préférer à toutes les richesses du monde les sables, les déserts arides, les terres brûlées par l'eau salée de la mer, et abandonnées pour cela par tous les hommes. Non-seulement nous éviterons, dans ces solitudes inabordables, les visites trop fréquentes, mais nous nous épargnerons les distractions que nous donnerait la culture d'une nature trop fertile, qui détournerait notre âme de son but principal, et la rendrait moins propre aux exercices spirituels.

13. Vous espérez être utile au salut de votre prochain et faire plus de bien, en retournant dans votre patrie ; écoutez une histoire que l'abbé Macaire racontait avec beaucoup d'esprit à un solitaire, comme un remède à de semblables désirs. Il y avait, disait-il, dans une ville, un barbier très-expert qui ne recevait cependant que trois deniers par personne. Malgré la modicité de son salaire, il pouvait acheter tout ce qui était nécessaire à sa nourriture et à ses besoins, et mettre encore en réserve cent deniers par jour; il continuait à faire ces profits, lorsqu'il apprit que, dans une ville éloignée, chaque personne donnait un sou pour se faire raser. Combien de temps, se dit-il, me contenterai-je d'un si petit salaire? J'ai bien de la peine à gagner ici trois deniers, tandis qu'en allant ailleurs, je puis facilement faire fortune. Il prend

aussitôt les instruments de sa profession, dépense à s'équiper tout ce qu'il avait gagné depuis longtemps, et arrive enfin, après bien des fatigues, à la ville qui devait l'enrichir. Dès le premier jour, il fut bien payé comme on le lui avait dit, et le soir, comme il avait la bourse bien garnie, il alla acheter au marché tout ce qui était nécessaire à sa nourriture; mais tout était si cher qu'il fallut dépenser ce qu'il avait gagné, et qu'il ne lui resta pas un denier de tous ses profits. Quand il eut remarqué, pendant quelque temps, que le résultat était toujours le même, et que, loin de s'enrichir, il avait de la peine à suffire aux besoins de chaque jour: « Je retournerai, dit-il, à la ville que j'habitais; mon gain y était certainement bien petit; mais tout en pourvoyant à ma nourriture, je pouvais encore amasser quelque chose pour ma vieillesse. C'était peu chaque jour; j'arrivais cependant à une somme assez considérable. Je vois, par expérience, que je gagnais plus alors qu'avec ces prix élevés qui me tentaient, puisque au lieu d'augmenter mon avoir, ils suffisent à peine à me faire vivre. »

Il en est de même pour nous; nous devons préférer à tout les petits profits que nous faisons dans la solitude; ils sont à l'abri des tentations et des embarras du monde; la vaine gloire ne les altère pas, et ils ne sont pas diminués par les besoins de chaque jour. « Car peu vaut mieux au juste que toutes les richesses des pécheurs. » (Ps. xxxvi, 16.) On gagne plus ainsi qu'à des conversions nombreuses qui nous entraîneraient dans des conversations et des distractions continuelles.

Salomon dit « qu'un peu dans la main vaut mieux avec la paix, que les deux mains pleines avec bien des efforts et des inquiétudes. » (Ecclés., IV, 6.) Les faibles tombent naturellement dans ces dangereuses illusions, lorsqu'ils devraient craindre pour leur salut, et qu'ils auraient besoin d'être dirigés et conduits eux-mêmes. Les artifices du démon les portent à vouloir convertir et gouverner les autres; et, quoiqu'ils puissent tirer quelques profits de ces conversions, ils perdent certainement plus qu'ils ne gagnent par leur impatience et leur relâchement. Il leur arrive ce que dit le prophète Aggée : « Celui qui amasse ces profits les met dans un sac percé. » (Aggée, I, 6.) N'est-ce pas mettre dans un sac percé ce qu'on gagne, que de perdre par la dissipation du cœur et les distractions de l'esprit ce qu'on pourrait amasser par la conversion du prochain. Il arrive bien souvent qu'en voulant diriger ses frères, on ne sait plus se gouverner soi-même. « Car il y en a qui sont riches sans rien avoir, et d'autres qui sont pauvres au milieu de beaucoup de richesses » (Prov., XIII, 7); et « il vaut mieux être sans honneur et gagner sa vie, que d'être en dignité et manquer de pain. » (Prov., XII, 9.)

14. L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez parfaitement fait comprendre, par ces exemples, l'égarement de nos pensées; nous désirons en connaître maintenant la cause et les remèdes. Veuillez nous dire comment nous sommes tombés dans ces illusions; car personne n'est plus capable de guérir un malade que celui qui a découvert l'origine de sa maladie.

15. L'ABBÉ ABRAHAM. Tous les vices n'ont qu'une source et un principe ; mais on donne des noms différents au mal et à la corruption, selon la faculté ; et, si je puis parler ainsi, selon le membre de l'âme qui est affecté. Dans les maladies corporelles, une seule cause produit des indispositions différentes, selon les parties qu'elle attaque. Lorsque l'humeur se porte au cerveau, qui est comme la citadelle du corps, elle produit la migraine ; lorsque c'est aux yeux, aux oreilles, aux jointures, aux pieds ou aux mains, les douleurs qu'elle fait naître prennent des noms particuliers, et s'appellent névralgie, ophthalmie, goutte ou rhumatisme. Si nous passons des maladies visibles aux maladies invisibles, nous pouvons croire que chaque partie, chaque membre de notre âme est attaqué aussi par le même vice ; et, comme les sages ont distingué trois parties dans nos âmes, la raisonnable, l'irascible et la concupiscible, ces parties peuvent avoir leur maladie qui prend un nom différent, selon la violence de la passion qui les tourmente. Si la corruption envahit la partie raisonnable, elle y fait naître la vaine gloire, la jactance, l'envie, l'orgueil, la présomption, les disputes et l'hérésie. Si elle blesse l'irascible, elle enfante la fureur, l'impatience, la tristesse, la paresse, la crainte et la cruauté ; si elle corrompt la partie concupiscible, elle engendre la gourmandise, la fornication, l'avarice et les désirs coupables et terrestres.

16. Si vous voulez connaître l'origine, la cause du mal dont nous parlons, vous verrez que c'est la partie

raisonnable de votre âme qui est corrompue, et que c'est de là que naissent ordinairement la présomption et l'orgueil. C'est pourquoi vous devez appliquer d'abord à cette partie de votre âme le remède d'une sage discrétion et d'une humilité sincère. Vous vous êtes égarés au point de croire que, non-seulement vous étiez arrivés au sommet de la perfection, mais que vous pouviez encore y conduire les autres. Vous vous êtes persuadé que vous étiez capable de les instruire, de les diriger; et cette prétention doit vous faire comprendre que vous vous êtes laissé entraîner par la vaine gloire. Vous pouvez facilement déraciner le mal, si vous vous affermissez, comme je vous l'ai dit, dans une humilité prudente, si vous vous persuadez qu'il est bien pénible et bien difficile à chacun de sauver son âme, et si, au lieu d'avoir l'orgueil de vouloir instruire les autres, vous reconnaissez que vous avez vous-mêmes besoin de quelqu'un pour vous conduire.

17. Appliquez donc à la partie malade de votre âme le remède d'une humilité sincère; c'est parce qu'elle paraît la plus faible en vous qu'elle doit succomber la première aux attaques du démon. De même que nous voyons l'excès du travail rendre malades, ou la corruption de l'air affecter d'abord les parties les plus faibles de l'organisation, et envahir ensuite tout le reste du corps; lorsque le souffle empesté du vice atteint notre âme, c'est toujours la partie la plus faible qui souffre la première, et qui résiste le moins aux violences du tentateur; et le peu de résistance qu'elle offre lui

procure bientôt une victoire facile. C'est ainsi que Balaam était certain de pouvoir tromper le peuple de Dieu, lorsqu'il donnait le conseil de tenter les enfants d'Israël par leur côté faible. « Il ne doutait pas qu'en leur envoyant des femmes pour les séduire, il causerait leur ruine, parce qu'il les savait déjà malades dans la partie concupiscible de leur âme. » (Nomb., xxiv, 31.)

Nos ennemis spirituels font de même à notre égard; ils tendent leur piége du côté où notre âme est la plus languissante. Si c'est, par exemple, dans la partie raisonnable, ils cherchent à nous tromper comme l'Écriture raconte que le roi Achab le fut par les Syriens, qui dirent : « Nous savons que les rois d'Israël sont pleins de miséricorde : mettons un sac autour de nos reins et une corde à notre tête; allons trouver ainsi le roi d'Israël, et nous lui dirons : Votre serviteur Benabad vous adresse cette prière : Que mon âme vive. » Et ce roi, plutôt touché de l'éloge qu'on faisait de sa miséricorde que d'une véritable compassion, répondit : « S'il vit encore, il est mon frère. » (III Rois, xx, 31.) C'est ainsi que les démons nous trompent dans la partie raisonnable de notre âme, et nous font offenser Dieu là où nous croyons mériter ses récompenses. Nous recevons ce reproche : « Puisque votre main a épargné un homme digne de mort, votre âme répondra de son âme, et votre peuple de son peuple. » (Ibid., 42.) Lorsque l'esprit impur dit : « J'irai, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes » (III Rois, xxii, 21),

n'est-il pas évident qu'il l'attaque par le côté qu'il savait faible, et qu'il prend le meilleur moyen pour le perdre. C'est à la partie irascible de l'âme d'Hérode que la malice du démon s'adressa pour le pousser à faire périr tant d'innocents, parce qu'il savait que c'était par ce côté qu'il était le plus impressionnable. Lorsqu'il osa tenter Notre-Seigneur, il voulut exciter en lui toutes les passions qui perdent les hommes; mais tous ses artifices furent inutiles. Il attaquait la partie concupiscible, en disant: « Ordonnez à ces pierres de se changer en pain; » la partie irascible, en offrant à ses désirs le pouvoir sur le monde et les royaumes de la terre; la partie raisonnable, en lui disant: « Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous en bas. » (S. Matth., IV, 3-6.) Mais il échoua dans toutes ses ruses, parce qu'il ne trouva rien de faible en Jésus-Christ, comme il se l'était imaginé. Aucune partie de l'âme de Notre-Seigneur ne pouvait se laisser prendre aux piéges de l'ennemi; car il a dit lui-même: « Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi. » (S. Jean, XIV, 30.)

18. L'ABBÉ GERMAIN. Parmi les illusions et les erreurs qui nous faisaient penser à retourner dans notre patrie, avec ce vain espoir d'y trouver, comme vous l'avez découvert, beaucoup d'avantages spirituels, notre préoccupation, la plus grande peut-être, était d'éviter les visites de nos frères, qui nous empêchent de garder le silence et la solitude autant que nous le désirons. Ces visites fréquentes nuisent nécessairement à la règle et aux privations que nous nous

sommes imposées pour mortifier notre corps, et nous étions certains de ne pas rencontrer cet inconvénient dans notre pays, où personne, pour ainsi dire, n'embrasse la vie religieuse.

19. L'abbé Abraham. C'est l'indice d'une crainte déraisonnable, ou plutôt la preuve d'une grande tiédeur, que de ne vouloir jamais être visité par personne. Celui qui ne fait que se traîner avec peine dans la voie qu'il a choisie, et reste toujours le vieil homme, ne doit être visité ni par les saints, ni par le moindre de ses frères; mais vous, si vous brûlez d'un amour vrai et parfait pour Notre-Seigneur, si vous cherchez de toute la ferveur de votre âme Celui qui est la charité même, vous aurez beau vous réfugier dans des lieux inaccessibles, les hommes viendront nécessairement vous visiter. Plus l'ardeur de l'amour vous rapprochera de Dieu, plus les saints religieux accourront en foule vers vous. Car peut-on, selon la parole du Seigneur, cacher une ville placée sur la montagne? « Ceux qui m'aiment, dit le Seigneur, je les glorifierai, et ceux qui me méprisent seront confondus. » (S. Matth., v, 14. — I Rois, II, 30.) Mais vous devez reconnaître là une des ruses les plus subtiles du démon, un des piéges les plus cachés où il fait tomber les faibles et les imprudents; en leur promettant de grands avantages, il les prive de ceux dont ils jouissent tous les jours. Il leur persuade qu'ils devraient rechercher des solitudes plus vastes et plus profondes; il leur en fait intérieurement d'admirables peintures. Ces lieux inconnus, et qui n'existent même pas, sont

prêts et disposés à nous recevoir ; ils nous attendent, et nous pourrons en prendre possession sans difficulté. Les habitants de ces pays sont dociles, et il sera facile de les convertir. Le tentateur promet ainsi aux âmes des fruits plus abondants pour leur faire perdre ceux dont elles sont assurées maintenant. Mais lorsqu'un religieux, trompé par ces espérances, quitte la société de ses supérieurs, qui lui était si profitable, sans trouver ce que lui avait représenté son imagination, il se réveille comme d'un profond sommeil, et regrette la perte de tous ses rêves. Le démon l'accable de difficultés plus grandes, et l'entoure de si grands embarras qu'il n'a pas même le temps de penser aux avantages qu'il lui avait promis ; et s'il ne reçoit plus les quelques pieuses visites de ses frères, qu'il voulait éviter, il est soumis aux invasions continuelles des gens du monde, qui l'empêcheront désormais de goûter, tant soit peu, la paix de la solitude, et de suivre les règles de la vie religieuse.

20. Et, remarquez-le bien, cette jouissance de la charité et de l'hospitalité que vous procure quelquefois la visite de vos frères, ce repos qui semble nuisible et regrettable, est cependant utile et salutaire à votre âme comme à votre corps. Il arrive souvent, non-seulement aux faibles et aux commençants, mais encore à ceux qui ont le plus d'expérience et aux parfaits, si l'application de leur esprit et l'austérité de leur vie ne sont pas adoucies par ces petits changements, de tomber dans la tiédeur spirituelle, ou du moins dans une défaillance corporelle qui serait per-

nicieuse. Aussi les plus sages et les plus parfaits, lorsqu'ils reçoivent de nombreuses visites, non-seulement les supportent avec patience, mais en profitent même avec joie. Ces visites d'abord nous font désirer plus ardemment la paix de la solitude; ce qui semble nous arrêter dans notre course, nous conserve des forces pour la continuer, et si nous ne faisions pas ainsi de temps en temps quelques haltes, il nous serait impossible d'arriver, sans beaucoup nous fatiguer. De plus, lorsque les devoirs de l'hospitalité nous font accorder cet adoucissement à notre corps, cette petite interruption de notre jeûne nous est plus profitable que l'abstinence la plus rigoureuse. Je veux vous le faire comprendre par une comparaison fort ancienne, mais qui convient bien à notre sujet.

21. On rapporte que le bienheureux Évangéliste saint Jean caressait doucement une perdrix, lorsqu'il fut aperçu par un chasseur. Cet homme s'étonna qu'un personnage d'un si grand mérite pût se plaire à une chose si petite et si basse. « N'êtes-vous pas, lui dit-il, ce Jean dont la réputation est si grande, le nom si célèbre et que j'ai tant désiré connaître? Comment vous livrez-vous à un pareil amusement? — Mon ami, lui dit l'Apôtre, que tenez-vous à votre main? — Un arc, lui répondit le chasseur. — Et pourquoi ne le portez-vous pas toujours tendu? — Il ne le faut pas; car, s'il était toujours tendu, il perdrait sa puissance, et lorsque je voudrais lancer quelques flèches sur une bête sauvage, elles n'auraient plus de force pour l'atteindre. — Ne vous étonnez donc pas, jeune homme,

répliqua l'Apôtre, de ce petit et court délassement. Si notre esprit était toujours tendu, il s'affaiblirait aussi par cette contrainte et il ne pourrait plus nous servir, quand il faudrait l'employer de nouveau avec plus de vigueur.

22. L'ABBÉ GERMAIN. Mon Père, vous nous avez indiqué ces remèdes contre toutes nos illusions; vous nous avez découvert, par vos enseignements et avec la grâce de Dieu, toutes les ruses du démon pour nous perdre; nous vous prions de nous expliquer maintenant ces paroles de l'Évangile : « Mon joug est doux et mon fardeau léger » (S. Matth., XI, 30); car elles paraissent contraires à ce que dit le Prophète : « A cause des paroles de vos lèvres, j'ai gardé vos voies pénibles » (Ps. XVI, 4); et l'Apôtre dit aussi : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution. » (I Tim., III, 13.) Comment ce qui est pénible et cause de persécution peut-il être doux et léger?

23. L'ABBÉ ABRAHAM. L'expérience nous fera facilement comprendre la vérité de cette parole de notre Sauveur, si nous entrons, comme nous le devons et comme le veut Jésus-Christ, dans la voie de la perfection, si en mortifiant tous nos désirs, et en retranchant toutes nos volontés coupables, non-seulement nous ne retenons rien de ces biens du monde qui permettent au démon de nous tourmenter et de nous nuire quand il lui plaît, mais encore nous nous renonçons tellement que nous puissions accomplir véritablement ce que dit l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui

vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 29.) Car que peut-il y avoir de pénible et de dur pour celui qui prendra le joug de Jésus-Christ de tout son cœur; pour celui qui, affermi dans une humilité sincère et les yeux fixés sur son Maître, se réjouira de toutes les injures qui lui seront faites, en disant : « Je me plais dans les infirmités, les maux et les épreuves que je souffre pour Jésus-Christ. Car quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant. » (II Cor., XII, 10.)

Comment souffrirait de la perte d'une chose ordinaire celui qui se glorifie d'une pauvreté parfaite, celui qui a volontairement méprisé pour le Christ tous les biens de ce monde, et qui regarde comme du fumier tout ce qu'on désire, afin de gagner Jésus-Christ? La méditation de cette vérité de l'Évangile l'empêche de rien regretter : « A quoi sert à l'homme de gagner tout l'univers, si c'est au détriment de son âme? ou que donnera l'homme en échange de son âme? » (S. Matth., XVI, 26.) Quelle privation pourrait attrister celui qui ne regarde pas comme lui appartenant ce que les autres peuvent lui ravir, et qui a le courage de dire avec saint Paul : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est certain que nous ne pouvons aussi rien en remporter. » (I Tim., VI, 7.) Quel besoin, quelle nécessité pourra vaincre la force de celui qui n'a pas de sac dans ses voyages, d'argent dans sa bourse et d'habits pour en changer selon le temps, mais qui se glorifie avec l'Apôtre « dans les jeûnes continuels, dans la faim, la soif, le froid et la nudité? » (II Cor., XII, 27.) Quel travail,

quel ordre de son supérieur pourra troubler la paix de celui qui n'a plus de volonté propre et qui fait ce qu'on lui commande, non-seulement avec joie, mais encore avec patience, parce qu'à l'exemple de notre Sauveur il ne cherche pas à faire sa volonté, mais celle de son Père, lui disant aussi : « Non pas comme je le veux, mais comme vous le voulez. » (S. Matth., xxvi, 39.) Quelle injure, quelle persécution, quel supplice pourraient être pénibles, ou plutôt ne seraient pas agréables à celui qui se réjouit toujours dans la douleur, comme les Apôtres, et qui souhaite être jugé digne de souffrir la honte pour le nom de Jésus-Christ? (Act., v.)

24. Si, au contraire, le joug du Seigneur ne nous paraît pas doux et léger, c'est à notre résistance qu'il faut l'attribuer. Nous nous laissons vaincre par la défiance et l'incrédulité; et, dans notre coupable folie, nous nous révoltons contre le précepte ou du moins contre le conseil de Celui qui a dit : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez; venez et suivez-moi. » (S. Matth., xix, 21.) Nous retenons quelque chose de nos biens de la terre, dont le démon profite pour enchaîner nos âmes; et alors il lui est facile de nous séparer des joies spirituelles et de nous jeter dans la tristesse, en nous faisant subir quelque perte et quelque privation. Il s'efforce, par ses artifices et par l'entraînement coupable de la concupiscence, de nous rendre pénible ce joug si doux et lourd ce fardeau si léger. Ces biens que nous réservions pour notre paix et notre consolation lui servent à nous tourmenter sans cesse et à nous lier dans les

embarras du monde, tellement que nous sommes nos bourreaux; « car chacun est lié par les chaînes de ses péchés » (Prov., v, 22), selon cette parole du Prophète: « Voici qu'en allumant le feu et en vous entourant de flammes, vous marchez dans la lumière du feu et dans les flammes que vous avez allumées. » (Isaïe, L, 11.) Salomon affirme aussi « que l'homme est puni par son péché même. » (Sag., XI, 17.)

Et, en effet, les plaisirs que nous prenons deviennent notre supplice, et les délices de la chair sont des bourreaux pour ceux qui les recherchent; car il est impossible que celui qui tient encore à ses biens d'autrefois puisse acquérir une véritable humilité de cœur et une complète mortification de ses mauvais désirs. Avec ces deux vertus, au contraire, toutes les peines de la vie présente, toutes les pertes que l'ennemi peut nous causer seront supportées avec patience et même avec joie. Mais, sans leur secours, l'orgueil prendra le dessus d'une manière si fâcheuse, que la moindre injure nous causera les blessures mortelles de l'impatience, et qu'on pourra nous dire, avec le prophète Jérémie : « Et maintenant, pourquoi marchez-vous dans la voie de l'Égypte pour boire cette eau troublée? Pourquoi marchez-vous dans la voie des Assyriens pour boire l'eau du fleuve? Votre malice vous accuse, et votre aversion vous condamne. Comprenez et voyez combien vous êtes coupable et malheureux d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu, et de n'avoir plus ma crainte en vous, dit le Seigneur. » (Jérémie, II, 18.) Comment donc le joug du Seigneur,

qui est si doux, est-il devenu amer? N'est-ce pas notre révolte qui cause cette amertume ? Comment ce fardeau divin, qui était si léger, est-il devenu si pesant ? N'est-ce pas que notre coupable orgueil nous fait mépriser Celui qui nous aidait à le porter. L'Écriture le dit clairement : « S'ils suivaient les voies droites, ils trouveraient faciles les sentiers de la justice. » (Prov., II, 8.) Oui, c'est nous, évidemment, c'est nous, qui, par nos mauvais désirs, rendons rudes et pénibles les voies droites et faciles du Seigneur.

Nous abandonnons, dans notre folie, la route royale tracée par les Prophètes et les Apôtres, et aplanie sous les pas du Sauveur et de tous les saints, pour suivre une route tortueuse et difficile, où la jouissance des choses présentes nous aveugle ; et nous rampons dans les sentiers obscurs et embarrassés du vice, en ensanglantant nos pieds et en déchirant notre robe nuptiale, sans cesse exposés non-seulement aux épines et aux ronces du chemin, mais encore aux morsures des serpents et aux piqûres des scorpions que nous ne voyons pas. « Les épines et les dangers abondent dans les voies mauvaises; mais celui qui craint le Seigneur s'en préservera. » (Prov., XXII, 5.) Le Seigneur a dit par son Prophète : « Mon peuple m'a oublié; ils ont sacrifié en vain et ils se sont blessés dans leurs voies, dans les sentiers du siècle, pour suivre un chemin qui n'était pas battu » (Jérém., XVIII, 15); car, selon la parole de Salomon : « Les voies de ceux qui ne font rien sont semées d'épines, tandis que les voies des forts sont aplanies. » (Prov., XV, 19.) Ceux qui se dé-

tournent ainsi de la route royale ne pourront arriver à la Cité céleste, vers laquelle nous devons toujours nous diriger. L'Ecclésiaste nous dit assez clairement : « Le travail des insensés cause leur peine, parce qu'ils ne savent pas aller dans la Cité » (Eccl., x, 15), c'est-à-dire « dans la Jérusalem céleste, qui est notre mère à tous. » (Gal., IV, 26.)

25. Celui, au contraire, qui aura renoncé véritablement au monde, pour prendre le joug du Seigneur, et apprendre de lui à souffrir chaque jour les injures, parce qu'il est doux et humble de cœur, restera inébranlable dans toutes les tentations, « et tout ce qu'il fera tournera à bien. » (Rom., VIII, 28.) « Car les paroles de Dieu, selon le Prophète, sont bonnes pour celui qui marche avec droiture. » (Mich., II, 7.) « Les voies du Seigneur sont droites, et les justes y marchent, tandis que les pécheurs y tombent. » (Osée, XIV, 10.) La grâce miséricordieuse du Sauveur nous a plus accordé, en nous faisant lutter contre les tentations, qu'en nous épargnant la nécessité de les combattre. Il est bien plus méritoire de rester toujours inébranlable, au milieu des souffrances et des peines, de supporter, sans craindre et sans douter du secours de Dieu, les attaques de tout le monde; de se servir des persécutions des hommes, comme d'armes invincibles, pour triompher glorieusement de l'impatience, et d'acquérir, pour ainsi dire, la vertu par la faiblesse; car, selon saint Paul, « la vertu se perfectionne dans l'infirmité. » (II Cor., XII, 9.) « Voici que je vous rends comme une colonne de fer, comme un mur d'airain

sur toute la terre, pour les rois de Juda, les princes et tous les peuples du monde. Ils combattront contre vous; mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec vous pour vous délivrer, dit le Seigneur. » (Jér., I, 18.)

Ainsi, comme Dieu nous l'a enseigné, la voie royale est douce et facile, quoiqu'elle paraisse rude et pénible. Lorsque les serviteurs pieux et fidèles se seront soumis au joug du Seigneur, lorsqu'ils auront appris de lui qu'il est doux et humble de cœur, et qu'ils auront déposé le fardeau des passions terrestres, ils trouveront, non pas la peine, mais le repos que Jésus-Christ promet à leurs âmes; comme l'annonce le prophète Jérémie : « Tenez-vous sur les chemins et voyez; interrogez les sentiers anciens pour savoir quelle est la bonne voie; suivez-la, et vous trouverez le repos de vos âmes » (Jér., VI, 16); « car alors les chemins mauvais deviendront droits, et les sentiers rudes s'aplaniront » (Isaïe, XL, 4); « ils goûteront et verront combien le Seigneur est doux. » (Ps. XXXIII, 9.) Ceux qui écoutent le Christ qui crie dans l'Évangile : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » déposeront le fardeau du vice et comprendront ce qui suit : « Car mon joug est doux et mon fardeau léger. » (S. Matth., XI, 30.)

Oui, la voie du Seigneur est un repos, quand on la suit selon la loi. C'est nous-mêmes qui nous procurons des douleurs et des tourments par nos révoltes, lorsque nous aimons mieux suivre les voies mauvaises et coupables du siècle avec tant de peine et de

difficulté. Quand nous nous sommes rendus à nous-mêmes, dur et pénible le joug du Seigneur, nous nous en plaignons; nous blasphèmons contre lui et contre celui qui nous l'impose; car la folie de l'homme corrompt ses voies, et il en accuse Dieu dans son cœur. Mais quand nous disons que la voie du Seigneur n'est pas droite, Dieu nous répond par son Prophète : « Est-ce ma voie qui n'est pas droite? N'est-ce pas plutôt les vôtres qui sont mauvaises? (Ézéch., xxv, 25.) Et, en effet, si vous voulez comparer la fleur éblouissante de la virginité et le suave parfum de la chasteté au bourbier infect des voluptés charnelles, la paix et la sécurité des religieux aux inquiétudes et aux dangers qui tourmentent les hommes du monde, le calme de notre pauvreté aux tristesses et aux peines qui suivent les richesses et qui consument, nuit et jour, la vie de ceux qui les possèdent, vous trouverez certainement que le joug de Jésus-Christ est très-doux et son fardeau très-léger.

26. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la récompense et le centuple que le Seigneur promet, même en cette vie, au parfait renoncement : « Celui, est-il dit, qui abandonnera sa maison, ses frères ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses champs, en mon nom, recevra le centuple en ce monde et possèdera la vie éternelle en l'autre. » (S. Matth., xix, 29.)

L'explication de ces paroles doit être conforme à la droite raison et à la foi. Beaucoup de personnes, d'une intelligence grossière, s'imaginent à leur occasion que

les saints doivent attendre mille années de bonheur terrestre, tout en reconnaissant que ces siècles, qui viendront après la résurrection, ne peuvent être pris pour le temps présent. N'est-il pas plus clair et plus évident que celui qui, pour obéir à Jésus-Christ, aura renoncé à quelque chose des biens et des affections de ce monde, recevra de ces frères, de ces amis qui lui sont unis par des liens spirituels un bien, une affection cent fois plus grande, dès la vie présente.

Cette affection qui unit les pères, les enfants, les frères, les époux, les parents, comme une nécessité du sang et de la famille, est bien fragile et de courte durée. Les pères quelquefois chassent de leur maison et privent de leurs biens leurs enfants, quoiqu'ils soient bons ou respectueux; des causes légitimes séparent les époux, et des procès divisent les frères. Les religieux seuls restent dans l'union de la charité, parce qu'ils possèdent tout en commun et qu'ils regardent comme à eux ce qui est à leurs frères, comme à leurs frères ce qui est à eux. Si l'on compare la charité dont nous jouissons à ces affections charnelles qui rapprochent les hommes, ne la trouvera-t-on pas cent fois plus douce et plus élevée? Ne goûtera-t-on pas cent fois plus de bonheur dans la continence que dans les voluptés du mariage? Celui qui se plaît dans la possession d'un champ ou d'une maison ne deviendra-t-il pas cent fois plus riche, lorsque, par l'adoption des enfants de Dieu, il possèdera, comme en propre, tout ce qui appartient au Père céleste, et qu'il pourra dire, de cœur et en vérité, comme son Fils

unique : « Tout ce qu'a mon Père est à moi. » (S. Jean, XVI, 15.) Et ces biens ne lui donneront pas les embarras et les inquiétudes que donnent les biens du monde ; mais il les possèdera dans la paix et la joie comme un légitime héritage, se rappelant sans cesse cette parole de saint Paul : « Tout est à vous, le monde, les choses présentes et futures » (I Cor., III, 22) ; et celle de Salomon : « Toutes les richesses du monde sont à l'homme fidèle. »

Vous avez cette récompense du centuple dans la grandeur du prix et dans la perfection de la qualité ; car si pour un certain poids d'airain, de fer ou d'un métal plus vil, on vous donnait un poids égal en or, ne vous semblerait-il pas qu'on vous paie au centuple? Il en est de même, lorsque pour avoir méprisé les jouissances et les affections de la terre, vous recevez la joie spirituelle et la douceur ineffable de la charité. quand même la quantité serait égale, la qualité ne serait-elle pas cent fois plus belle et plus précieuse? Et, pour le mieux prouver encore, si on a aimé une femme selon la chair et qu'on l'aime ensuite selon le Christ, pour mieux se sanctifier, c'est toujours la même femme, mais l'amour vaut cent fois davantage. Si vous comparez de même l'agitation de la colère aux douceurs de la patience, le trouble de l'inquiétude à la paix de la conscience, les chagrins stériles qui nous punissent dans le monde aux tristesses salutaires qui purifient nos âmes, la vanité des joies passagères à l'abondance des joies spirituelles, ne trouvez-vous pas qu'à l'échange vous avez gagné au centuple ? Si on

compare chaque vice, chaque plaisir coupable, au mérite des vertus contraires, on verra si le bien ne rend pas cent fois plus heureux que le mal. Le bien est un chiffre qui multiplie miraculeusement les nombres.

Voyons maintenant combien de choses Notre-Seigneur nous rend, dès cette vie même, pour nous dédommager de celles que nous avons méprisées dans le monde, comme l'évangéliste saint Marc surtout nous l'assure : « Personne ne laisse sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses champs pour moi et pour l'Évangile, qu'il ne reçoive, dès à présent, cent fois autant de maisons, de frères, de sœurs, de mères, d'enfants et de terres, au milieu des persécutions, et la vie éternelle dans le temps futur. » (S. Marc, x, 29.) On reçoit cent fois plus de frères et de parents lorsqu'on renonce à l'affection d'un père, d'une mère, d'un fils pour Jésus-Christ, et qu'on trouve cette charité si sincère de ceux qui servent Notre-Seigneur et qui nous aiment plus que tous nos parents et nos frères.

Nos maisons et nos champs se multiplient, lorsque nous quittons notre demeure par amour du Christ et que nous possédons, comme en propre, ces cellules innombrables de religieux que nous pouvons habiter dans toutes les parties du monde. N'est-ce pas recevoir le centuple et même davantage, s'il est permis d'ajouter quelque chose à la parole de Notre-Seigneur, lorsque, pour les soins contraints et peu fidèles de dix ou vingt serviteurs, nous trouvons tant de personnes libres et nobles qui nous servent volontaire-

ment? Ne l'avez-vous pas éprouvé vous-même? Vous n'aviez quitté qu'un père, une mère, une maison ; et dans quelque partie du monde que vous alliez maintenant, vous trouvez des pères, des mères, des frères innombrables, des maisons, des champs et des serviteurs très-fidèles, qui ne vous laissent aucune peine, vous regardent comme leurs maîtres et vous entourent, avec tendresse et respect, de tous les bons soins possibles. Mais on ne jouit de cette charité des personnes consacrées à Dieu, qu'après s'être fait leur frère et leur esclave, et leur avoir abandonné volontairement tout ce qu'on possède ; car, selon la parole du Seigneur, on ne reçoit que ce qu'on a fait soi-même pour les autres. Si un religieux ne s'est pas soumis d'abord humblement et sincèrement à ses frères, comment pourra-t-il accepter sans remords leurs bons offices, qui lui seront plus pénibles qu'agréables, en pensant qu'il a mieux aimé recevoir ces services que les leur rendre?

Ce n'est pas par une vie douce et molle qu'on obtient la récompense; Notre-Seigneur dit que c'est par les persécutions, c'est-à-dire au milieu des afflictions de ce monde et des épreuves de la souffrance. Le Sage l'affirme : « Celui qui jouit et qui est sans douleur, sera dans la pauvreté. » (Prov., XIV, 13.) Le royaume des cieux n'est pas conquis par les paresseux et les lâches, par ceux qui sont moux et délicats, mais par les violents. Et qui sont les violents, sinon ceux qui font une glorieuse violence, non pas à la volonté des autres, mais à leur volonté propre, ceux qui se ravis-

sent sagement toute jouissance des choses présentes et que Notre-Seigneur appelle des voleurs dignes de louange, parce qu'ils gagnent ainsi, par la violence, le royaume des cieux? « Car le royaume des cieux, selon l'Évangile, souffre violence, et les violents le ravissent. » (S. Matth., xi, 12.) Heureux sont les violents qui se font violence pour ne pas se perdre; car « l'homme travaille dans la souffrance pour lui, et il fait violence à ce qui le perd. » (Prov., xvi, 26.)

Ce qui nous perd, c'est le plaisir de la vie présente, ou, pour parler plus clairement, l'accomplissement de nos désirs et de nos volontés; si quelqu'un y renonce, en détache son âme, ne fait-il pas une utile et glorieuse violence à ce qui le perd, puisqu'il se prive du plaisir de faire sa volonté et qu'il évite les reproches que Dieu fait souvent par son Prophète : « Votre volonté se trouve dans les jours de votre jeûne » (Isaïe, lviii, 3); et ailleurs : « Si vous refusez de voyager le jour du sabbat et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré, si vous le glorifiez en ne suivant pas vos voies, et si votre volonté ne paraît pas dans vos discours, alors, ajoute le Prophète, vous vous réjouirez dans le Seigneur; je vous élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, je vous nourrirai de l'héritage de votre père Jacob. C'est la parole même de Dieu. » (Ibid., 13, 14.) Jésus-Christ notre Sauveur, pour nous donner l'exemple du renoncement à notre volonté, a dit : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (S. Jean, vi, 38); et encore : « Non pas ce que je

veux, mon Père, mais ce que vous voulez. » (S. Matth., xxvi, 39.) C'est à cette vertu surtout que s'exercent ceux qui vivent dans les communautés, sous la conduite d'un supérieur, et qui ne font rien de leur propre mouvement, mais soumettent sans cesse leur volonté à la volonté du représentant de Dieu.

Enfin, pour terminer cette conférence, n'est-il pas évident, dites-moi, que les fidèles serviteurs du Christ reçoivent le centuple, lorsqu'ils sont honorés par les plus grands princes à cause de son nom? Ils ne recherchent pas la gloire humaine; et cependant, au milieu même des troubles et des persécutions, ils sont respectés par les juges et les puissants, qui les auraient sans doute méprisés à cause de l'obscurité de leur naissance et de la bassesse de leur condition, s'ils étaient restés dans le monde. Mais parce qu'ils se sont enrôlés dans la milice du Christ, personne n'osera leur reprocher la pauvreté de leur état et la petitesse de leur origine; et les choses qui humilient et font rougir les autres sont des titres glorieux pour les serviteurs du Christ. N'en avons-nous pas un exemple remarquable dans l'abbé Jean, qui habite le désert voisin de la ville de Lyque? Il est né de parents très-obscurs; mais il est devenu, à cause du nom de Jésus-Christ, célèbre dans presque tout l'univers. Les maîtres des choses de la terre, ceux qui gouvernent le monde et font trembler sous leur empire les puissants et les rois même, le regardent comme leur seigneur, sollicitent ses conseils des régions les plus lointaines, et attendent de ses mérites et de ses prières le salut

de leurs armes et le succès de leurs entreprises.

C'est ainsi que le bienheureux Abraham nous exposa l'origine de notre tentation et le remède pour en guérir. Il nous montra clairement le danger des pensées que le démon nous avait présentées, et il nous inspira le désir du vrai renoncement, que nous espérons communiquer à beaucoup, en rapportant ses paroles, quoique d'une manière imparfaite. La sagesse si ardente de tous ces saints religieux est étouffée sous la cendre de nos discours; nous pensons cependant que plusieurs sauront en ranimer la flamme et en réchauffer leurs âmes.

Pour vous, mes très-saints frères, je n'ai pas eu la prétention d'augmenter en vous le feu que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et dont il désire tout embraser; j'ai désiré seulement inspirer à ceux qui vous écoutent une plus grande vénération pour vos enseignements, en leur montrant que ce que vous leur apprenez par vos discours, et encore plus par vos exemples, est conforme à la doctrine des Pères les plus célèbres et les plus anciens. Pour moi, maintenant, après avoir été exposé aux dangers de la tempête, j'aspire, avec l'aide de vos prières, à me réfugier dans le port très-assuré du silence.

FIN